

Jorge Semprun
L'Algarabie



Pierre, aussi. Mais pas de November, il en aurait juré. Et puis, pourquoi ce message envoyé de Budapest, en 1966, ne l'avait-il pas atteint ? Il remarque alors une petite note agrafée à la lettre elle-même. Quelques lignes manuscrites, d'une écriture vraisemblablement féminine : « Trouvé ces documents dans l'appartement occupé par M. Pier Marton, sculpteur hongrois, décédé en 1968. » Voilà, c'était tout. Une lettre écrite à Budapest, en 1966, par un certain Laszlo November, retrouvée – mais par qui ? – chez un sculpteur hongrois mort à Paris en 1968, qui lui parvenait finalement en 1975, dans le bureau d'une Chef de service – ou faut-il dire cheftaine ? – de la Préfecture de police : on comprendra maintenant que l'histoire de Carlos ne pouvait guère l'impressionner.

— Tu veux savoir pourquoi ? demande-t-il. Mais sans doute n'y a-t-il pas de raison !

Carlos n'est pas content du tout.

— Comment ? s'exclame-t-il. Je suis envahi par une mémoire qui n'est pas la mienne et il n'y aurait pas de raison ?

Alors, pour le rassurer, ou du moins pour lui faire comprendre que ces histoires-là sont finalement plus banales qu'on ne le pense, Artigas lui raconte l'aventure de la lettre perdue – ou volée, qui sait ? – d'un certain Laszlo November, réapparue comme par enchantement dans le bureau de la Préfecture.